jeta loin d'elle et se laissa tomber sur un divan. Elle était d'une pâleur livide.

—Ah! mon Dieu, madame, qu'avez-vous? s'écria Sophie.

—Rien.... rien.... la chaleur, la fatigue.... déshabillez-moi.

Et ses mains, qu'agitait encore un tremblement convulsif, brisaient les cordons que Sophie ne dénouait pas assez promptement.

Elle s'enveloppa d'un peignoir et congédia sa femme de chambre: mais comme celle-ci allait sortir, elle la rappela:

—Sophie, mon mari s'est-il rentré de bonne heure?

—Monsieur est dans son cabinet où il travaille; tout-à-l'heure, du moins, il y avait encore de la lumière.

—C'est bien laissez moi... si dans la matinée quelqu'un... se présentait, je ne serais visible pour personne... J'ai besoin de repos....

—Excepté pour madame Darcy...

—Non... non... personne; et même désormais, je ne serai jamais visible pour madame Darcy....

Sophie sortit, et Victorine alla ouvrir la porte qui conduisait à l'appartement de son mari. Elle hésita un moment, puis s'armant de courage, elle marcha résolument vers son cabinet d'étude.

Eugène était assis à son bureau. Au bruit que fit Victorine, il tressaillit et leva la tête. Mais si son âme fut troublée, son visage n'en éprouva aucune altération: il resta froid et sévère.

Victorine s'avança. Pâle et les yeux baissés, elle demeura immobile devant son mari.

—Il est deux heures du matin, madame, dit Eugène d'une voix grave, que venez-vous faire ici?

Victorine, sans répondre, joignit les mains et se laissa tomber à genoux.

—Que faites-vous madame! Levez-vous... Il faut être bien coupable pour s'agenouiller ainsi!

—A genoux! à genoux! Eugène s'écria-t-elle en fondant en larmes; à genoux, pour y mourir si tu me refuses ton pardon, car je suis bien coupable!....

—Coupable!... Et un éclair foudroyant passa dans le regard d'Eugène.

—Oui, coupable d'avoir méconnu ton amour; d'avoir joué mon bonheur contre de vains plaisirs qui m'auraient perdue....

Il était temps! pensa le mari rassuré.

—Mais tu sauras tout, continua Victorine, et tu me pardonneras, car tu as été cruellement vengé, et j'ai bien souffert!

Alors avec la candeur de la femme qui commence [illegible] coupable qu'elle a été, mais dont la pureté n'en devine pas encore toutes les conséquences, elle raconta à son mari les deux terribles heures qui venaient de s'écouler; par un de ses instincts merveilleux qui n'appartiennent qu'aux femmes, elle passa sous silence la conversation d'Hector et du domino noir. Mais elle raconta sa frayeur, lorsqu'elle s'était vue seule dans un monde si nouveau; ses angoisses, ses remords puis son effroi au milieu des jeunes fous qui l'avaient arrêtée, sa honte dont le souvenir la faisait encore rougir et pleurer!

Et maintenant tu sais tout, ajouta-t-elle; et maintenant punis moi, puisque je t'ai désobéi. Impose-moi tel châtiment que tu voudras, me voilà soumise et repentante.

Eugène respira, car il avait écouté le récit de Victorine avec une secrète inquiétude. Grâce au ciel, il en était quitte pour la [illegible] mais il voulait [illegible] tout facilement, il montra à Victorine quelques papiers épars:

—Tandis qu'au mépris de mes prières et même de mes ordres; vous vous exposiez à de véritables dangers, seul et malheureux ici, pour satisfaire aux vœux que vous aviez exprimé, je rédigeais cet acte... de séparation....

—Oh! grâce! que ton amour me rassure et m'abrite! grâce et pardon, Eugène... tu m'as tant aimée!

—Et je t'aime encore!.. s'écria Eugène vivement ému, en lui tendant les bras!

Victorine s'y précipita:

—Oh! je n'irai plus au bal.

—Si vraiment, mais avec moi, ton meilleur, ton plus fidèle ami.

—Avec toi toujours! Mais d'abord, parlons pour ce voyage dans le midi, dont tu m'avais déjà parlé... j'ai besoin de faire oublier....

—Soit, puisque tu le veux, et au retour tu verras Paris sous un autre aspect... tu seras plus raisonnable....

—Et plus heureuse, reprit vivement Victorine, en appuyant son beau front sur les lèvres d'Eugène.

LE sous-signé, Avocat, a son ÉTUDE à la Haute-Ville, rue Des Jardins, No. 6.

F. M. DEROME

Québec, 15 février 1848.

Tribune Publique.

Au jeu d'esprit que le bon homme avait,
Il esprit d'autrui par complément serrait.

ERREURS POPULAIRES.

Mr, le Rédacteur,

Pourrait-on en dire jamais trop contre toutes ces erreurs qui causent tant de maux parmi notre population agricole, qui retardent tant les progrès de l'industrie de nos campagnes, qui nous font accuser souvent avec justice de n'être mus, que par un esprit lent et retardataire.

J'ai pris la liberté, monsieur le Rédacteur, de retracer d'une manière succinte celles de ces erreurs ou négligences les plus communes parmi nos campagnes, dans l'espoir que pour ceux de nos agriculteurs qui désirent améliorer leur condition, il suffira de désigner le point fautif pour leur y faire apporter un remède immédiat. Ce n'est pas dans les grandes choses qu'on remarque les plus frappants défauts, mais dans une foule de petits détails mal calculés dont l'ensemble constitue durant toute une année un vice funeste. En agriculture, comme en économie politique, comme en économie individuelle rien n'est si trivial qu'on ne doive s'en occuper, rien n'est à méprisier. C'est ainsi par exemple que sur deux cultivateurs également laborieux on verra prospérer plutôt celui qui a une espèce de luxe dans ses outils aratoires, que le voisin négligent qui les laisse traîner au milieu de son champ après le travail fini, qui abandonne d'un côté une charrue, une herse, d'un autre une fourche, un râteau, à un quart de lieue plus loin un tombereau, une pelle, une brouette, au lieu d'avoir un petit endroit peu coûteux où il saurait toujours où les prendre et où il les tiendrait à l'abri de la pluie qui les détériore rapidement.

Ne voit-on pas nombre de nos habitans brûler constamment du bois vert qui donne un chauffage désagréable et difficile, plutôt que de faire un abri où il se puisse conserver sec, propre et dégagé de neige en tout tems.

N'est-il pas fréquent d'en rencontrer qui pensent qu'on peut sans danger semer du blé dans lequel se trouve de l'ivraie, sous la fausse impression que l'ivraie ne poussera pas, tandis qu'il est bien certain que cette plante est plus dure et plus vivace que l'autre et qu'on la voit généralement croître là même où le blé a été détruit par le froid.

N'en trouve-t-on pas qui pensent qu'on peut restreindre les bêtes à cornes dans leur nourriture durant la première partie de la saison, c'est-à-dire les nourrir avec des aliments d'une qualité inférieure, quitte à les nourrir mieux plus tard au moment de la vente. Cette erreur est assez commune et pourtant l'expérience prouve que si on se trouve dans l'impossibilité de nourrir ses bestiaux constamment avec de bons aliments, il vaut mieux commencer par de meilleure qualité afin de les mettre en bonne santé et de leur donner assez de force pour profiter ensuite d'une alimentation moindre.

Un préjugé assez répandu et plus ridicule consiste à croire que l'on doive faire attention à quelque phase particulière de la lune pour mettre le grain en terre. Cette idée fausse fait souvent perdre un tems précieux. Une terre bien labourée, bien engraissée, voilà la seule règle à suivre et avec cela le cultivateur peut se passer de l'Almanach.

Des cultivateurs négligents ou malhonnêtes prétendant que le chardon du Canada ne fait aucun dommage à l'herbe ni au grain. La graine de chardon du Canada pousse comme les autres et l'homme qui vend du grain où se trouve de la graine de cette mauvaise plante mérite aussi bien la pénitentiaire que celui qui met le feu à l'étable du voisin ou celui qui passe de la monnaie sachant qu'elle est contrefaite.

Une autre idée fort nuisible dont sont imbus malgré eux grand nombre de nos cultivateurs, c'est de garder les objets qu'ils peuvent avoir à vendre après en avoir refusé un prix raisonnable, dans l'espoir d'en obtenir un plus élevé. Dès qu'un objet a été offert sur le marché il y a dix chances contre une que le prix trouvé est le meilleur. D'ailleurs il est bien évident que le tems qu'on met à le remporter pour l'offrir de nouveau équivaut à une perte que ne couvrirait pas dans beaucoup de cas l'augmentation hasardeuse qu'on en pourrait attendre. Ainsi donc cultivateurs, prenez pour règle générale de n'apporter au marché que ce que vous voulez vendre et de vendre tout ce que vous apportez.

Autre règle essentielle mais souvent oubliée. N'entreprenez pas plus d'ouvrage que vous n'en pouvez faire facilement durant la belle saison, car l'ambition de faire marcher ensemble trop de travaux empêche d'en accomplir parfaitement un seul, et les cultivateurs qui comptent pour acheter leurs entreprises sur *l'été des indiens* dans le mois de Novembre font preuve de fort peu de prévoyance.

Parmi nos fermiers on en voit comprendre assez mal leurs intérêts pour ne se servir que d'outils mal faits ou non achevés sous l'idée que c'est une économie; mais le tems que perdent leurs ouvriers font payer à la fin bien cher les outils à bon marché.

Mais, monsieur le rédacteur, de toutes ces erreurs populaires celle de croire que l'éducation est inutile au cultivateur n'est-elle pas la plus fatale, et malheureusement la plus répandue? Je ne prétends pas qu'il faille faire des études complètes pour devenir un cultivateur, loin de là; mais je ne crains pas de décréter que le pays ne saurait atteindre à toute la prospérité dont il est susceptible que lorsque tout enfant de la campagne saura lire, écrire et compter. L'intelligence fera le reste dès que l'homme pourra puiser par lui-même dans la lecture des ouvrages utiles les connaissances dont il sent le besoin et sans lesquelles il ne peut se tenir au niveau des peuples avancés dans les arts. Nulle opération de la culture comme des arts mécaniques ne se fait sans le secours de la science, et du raisonnement, or avec des connaissances générales tout homme peut découvrir et mener à bien un perfectionnement, tandis que l'être totalement illétré ne pourra opérer que d'une manière machinale, remplie d'inconvéniens qu'il ne peut surmonter sans le secours des autres et une grande perte de tems. C'est donc à nos législateurs à prendre des mesures, *coercitives* s'il le faut, pour répandre à tout prix l'éducation dans nos campagnes.

Mr, le Rédacteur j'ai cru devoir, coucher, et livrer à la publication les réflections précédentes pensant que même si un seul homme en profitait j'aurais fait quelque bien. Tout le monde avoue que notre système agricole est vicieux sous beaucoup de rapports; quant à moi je crois que la négligence est notre plus grand défaut et que si tous ceux qui le découvrent sous quelque forme qu'il se montre, voulaient s'attacher à le signaler on le verrait bientôt disparaître peu à peu. Je prendrai la liberté de communiquer à nos cultivateurs quelques récettes utiles que quelques uns d'entr'eux peuvent connaître mais que beaucoup ignorent encore.

Moyen de détruire la mouche à blé.

On a fait depuis bien des années une foule d'expériences sur le moyen de détruire ce fléau de notre culture. En voici un qui a complètement réussi pendant plusieurs années consécutives. Il consiste à réduire en poudre une livre de couperose ou vitriol bleu et à la détremper dans un seau d'eau. On met sept minots de blé dans une cuve et on l'arrose avec un balai plongé dans l'eau couperosée, ayant soin de remuer bien le blé pour l'imbiber également; on sème trois jours après. Cette expérience qui fut faite d'abord dans le Haut Canada a été répétée ici par Mr. Couillard et a réussi parfaitement tandis que les blés de ses voisins qui n'ont point voulu l'imiter ont souffert considérablement de la mouche. Cette préparation a de plus l'avantage de nettoyer le blé en détruisant les graines étrangères qui y sont mélangées.

Empêcher les oiseaux de manger le blé d'inde.

Prenez cinq gallons de vieille saumure de lard ou de bœuf contenant un peu de salpêtre; faites la tiédir et y trempez le blé d'inde pendant 24 heures. Cette découverte a été faite par hasard et répétée ensuite avec un succès constant.

Connaître le poids de la chair vendable d'un bœuf avant qu'il soit tué.

Pesez le bœuf vivant; prenez la moitié du poids total, ajoutez-les quatre septièmes du tout, additionnez ces deux produits ensemble, la moitié de ce montant sera le poids de chair nette, c'est-à-dire après avoir ôté le suif, la tête, les pieds, les entrailles et la peau. *Exemple.* Un bœuf pèse vivant 700 livres, la moitié est 350 à laquelle on ajoute quatre septièmes qui sont 400, additionnés ensemble ces deux produits donnent 750 dont la moitié, c'est-à-dire 375, représente le poids de la chair nette de l'Animal.

En insérant ce qui précède, monsieur le rédacteur, vous obligerez, un de vos plus assidus lecteurs et souscripteurs.

CANADIEN.

JOS. LYONNAIS,
LUTHIER,
ST. ROCH, RUE DES PRAIRIES. No. 84.

INFORME, respectueusement ses amis et le Public en général qu'il est prêt à faire ou réparer tout instrument de musique, à des prix modérés. Il offre en vente quelques VIOLONS et CLARINETTES.

Québec, 31 octobre 1849.